**Prédication du 13 juin\_Périgueux**

 Le texte que je vous propose de méditer ce matin se trouve dans la *Première Épître de Jean*, chapitre 2, versets 1 à 5 :

 « 1 *Mes petits enfants, je vous écris ces choses, afin que vous ne péchiez point. Et si quelqu’un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ le juste. 2* ***Il est lui-même une victime expiatoire pour nos péchés****, non seulement pour les nôtres,* ***mais aussi pour ceux du monde entier****. 3 Si nous gardons ses commandements, par là nous savons que nous l'avons connu. 4 Celui qui dit : "Je l’ai connu", et qui ne garde pas ses commandements, est un menteur, et la vérité n’est point en lui. 5 Mais* ***celui qui garde sa parole, l’amour de Dieu est véritablement parfait en lui*** *: par là nous savons que nous sommes en lui. 6.* »

 Chers frères et sœurs en Christ,

 Pour ce matin, je voudrai retenir trois points de ce texte très dense.

## 1) Le sacrifice

**Tout d’abord, le fait que Jean parle de Jésus comme d’une « victime expiatoire »** () **pour nos péchés.** « Victime expiatoire ». Il y a derrière ce langage, toute la « conception sacrificielle » de la mort du Christ. Celle-ci est apparue et apparaît encore scandaleuse pour un certain nombre de personnes. On a tous des amis ou des connaissances qui se tiennent à l’écart d’un christianisme qu’ils considèrent comme une religion de mort. Une religion qui met en son centre la mort d’un homme -d’un fils unique !- sur une croix ! Une religion où les croyants sont sauvés par le sang qui a coulé à la croix.

 Le sens sacrificiel de la mort du Christ, tel que nous le connaissons aujourd’hui, et qui est présent dans certains textes comme celui que nous lisons ce matin, remonte à Anselme de Cantorbéry (1033-1109). Mais tant Anselme que les auteurs du Nouveau Testament qui recourent à ce langage, se sont fondamentalement trompés sur le sens du sacrifice. Israël n’a jamais conçu le sacrifice comme « expiatoire » au sens où la mort d’une personne -ou d’un animal- pourrait permettre à une autre personne d’avoir la vie sauve. Au pire, après l’exil à Babylone, et sans doute sous l’influence perse, le Judaïsme a développé ce que j’appellerai « un sacrifice de l’impureté ». C’est-à-dire qui ritualise le passage de l’état d’impureté (maladie, menstruation…) à l’état de pureté. Mais fondamentalement, **le sacrifice, pour Israël, n’a pas pour fonction d’apaiser la colère de Dieu mais de faire venir Dieu auprès du sacrifiant** afin que ce dernier reçoive une bénédiction. Ce pouvait être fait par un sacrifice animal et donc sanglant. À Dieu étaient offert le sang et la graisse, aux prêtres, les morceaux de choix et au sacrifiant, ce qui restait. Autant dire : pas grand-chose. Mais, malgré tout, le sacrifice réunissait, dans une même joie, Dieu, les prêtres et toute la famille du sacrifiant. Il y avait entre tous « communion ». Mais, celle-ci pouvait également s’instaurer, on le sait moins, par un « sacrifice végétal () ». Et contrairement au sacrifice animal, il présentait l’avantage de ne pas souligner les statuts des différents protagonistes du repas. Tous « mangeaient » la même chose. Il était sur ce point profondément égalitaire. Il présentait un second avantage. Il était non-violent et renouait ainsi avec l’idéal de non-violence de Genèse 1,26-27[[1]](#footnote-1) et anticipait le banquet eschatologique (cf Es 25,6-8) réunissant toute la Création, le loup et l’agneau, dans l’harmonie. **Ces sacrifices de communion étaient de loin majoritaires dans le Judaïsme**. **Et si la mort du Christ peut être envisagée dans des notions de sacrifice, c’est d’abord sous cet angle de la « communion ».** Le Christ est celui qui nous unit à Dieu et au reste du monde. À Dieu, d’abord, car Jésus est notre « avocat ». Jean, dans le passage que nous avons lu, le dit : « *nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ le juste. »* Le mot signifie à la fois « défenseur » et « consolateur ». Le Christ assume les deux rôles : le premier, auprès de Dieu, le second, à nos côtés. Il nous défend auprès de Dieu : malgré nos échecs, nos infidélités, tout ce qui pourrait détourner Dieu de nous. Et, dans le même temps, il ne cesse de défendre Dieu à nos yeux : malgré le mal, malgré les injustices, malgré tout ce qui pourrait nous détourner de lui. **Oui, le Christ nous unit au Père.** Mais, il nous unit aussi au reste du monde. Le Christ nous rend solidaire du reste de l’humanité. Cette solidarité s’exprime d’ailleurs dans notre texte. Après avoir dit que Christ pardonnait nos péchés, l’auteur ajoute « *non seulement pour les nôtres,* ***mais aussi pour ceux du monde entier »***. La formule est pour le moins ambiguë : l’auteur entend-il par-là exprimer son espérance d’un salut universel ou souligne-t-il seulement le fait que le pardon est accessible non plus aux seuls Juifs mais à l’ensemble des peuples ? Les deux sont possibles et je vous laisse faire votre choix. Mais ce qui est certain, c’est que **la mort du Christ récuse tout privilège nationaliste pour établir une fraternité universelle**.

## 2) La Parole

 **Le deuxième point que je retiens pour ce matin a trait à la Parole**. L’auteur de l’Épître de Jean encourage ses destinataires à « garder » la Parole de Dieu. Il ne s’agit pas seulement de se glorifier d’avoir « connu » le Jésus historique, de l’avoir côtoyé, d’avoir gardé vivant certains souvenirs et d’être capable de les raconter au cours d’une soirée, au coin du feu. Il faut garder « ses commandements ». **L’appel de l’auteur nous rejoint directement, nous les protestants**. Les « spécialistes historiques » de la lecture de l’Écriture, de sa méditation, de son interprétation. Mais il ne s’agit pas de se glorifier d’avoir eu des ancêtres huguenots, colporteurs de Bibles, prédicateurs du désert. **Il s’agit de garder sa Parole**. Et pour cela, il faut la lire. Or, le protestantisme est en train de perdre ce qui faisait sa spécificité. La Bible, dans bien des coins de France, n’est plus lue, n’est plus méditée, n’est plus interrogée, questionnée, critiquée. Dans bien des communautés, il n’y a plus de groupe d’étude biblique. Dans bien des endroits, nos frères catholiques lisent la Bible plus que nous. Il nous faut retrouver le goût de la Parole. Nous remettre à l’écoute de sa Parole. Non pas de manière littérale. La lettre tue, disait Paul. Mais se mettre à l’écoute de cette Parole qui, par l’Esprit de Pentecôte, vivifie. Nous vivifie, nous fait vivre d’une vie nouvelle, et qui est seule capable de vivifier le monde.

## 3) L’éthique

 **Enfin, le troisième point que je retiens pour ce matin est le découpage de notre texte**. Le texte proposé à notre méditation s’arrête au verset 5. Comme ce que je vous ai lu. Mais le passage se termine en fait au verset 6 : « ***Celui qui dit qu’il demeure en lui [en Jésus, donc] doit marcher aussi comme il a marché lui-même* ».** Cette coupure me semble symptomatique de notre église protestante unie actuelle. Nous avons renoncé à l’éthique. Les pasteurs, dans leur grande majorité, ont renoncé à donner des indications éthiques aux membres de leur communauté estimant que chacun « *reste libre de se situer lui-même de manière responsable et d’opérer les choix les plus conformes à sa conception de l’existence et de la foi* » (D. Müller, cité p. 173) La formule est du professeur d’éthique Denis Müller. Et, de l’autre côté, les membres de la communauté refusent d’entendre toute considération éthique autre que de grands principes généralistes qui, pardonnez-moi l’expression, « ne mangent pas de pain ». Mais peut-on vraiment considérer que le chrétien n’a pas à incarner un certain « style de vie », pour reprendre l’expression de J. Ellul dans son ouvrage de 1948, *Présence au monde moderne* : « *De fait,* disait-il*, le christianisme ne remplit plus sa mission critique. Il ne le ferait que s’il parvenait à redevenir un véritable style de vie. La foi du chrétien ne s’incarne plus dans son comportement car* ***ce n’est plus du tout l’Esprit qui détermine sa vie mais ses conditions économiques et sociales*** ». Oui, le chrétien s’il est sous le régime de la liberté ne peut pourtant pas faire, ne peut pas penser tout et n’importe quoi. La foi ne va pas sans la Loi, même si c’est celle du Christ. La grâce ne peut pas être à bon marché, comme le disait Bonhoeffer, elle coûte, au sens d’un engagement, d’une suivance exigeante des enseignements du Christ. D’où la nécessité de se remettre à l’écoute de sa Parole ! Et ces chemins sont faits, notamment : d’accueil inconditionnel de l’étranger quel qu’il soit, de pardon et de réconciliation toujours possibles, de partage et de fraternité quelles que soient les conditions socio-économiques…

Osons le réaffirmer et l’incarner dans nos vies. Amen.

1. C. Grappe et A. Marx, *Le sacrifice…,* p. 30. [↑](#footnote-ref-1)